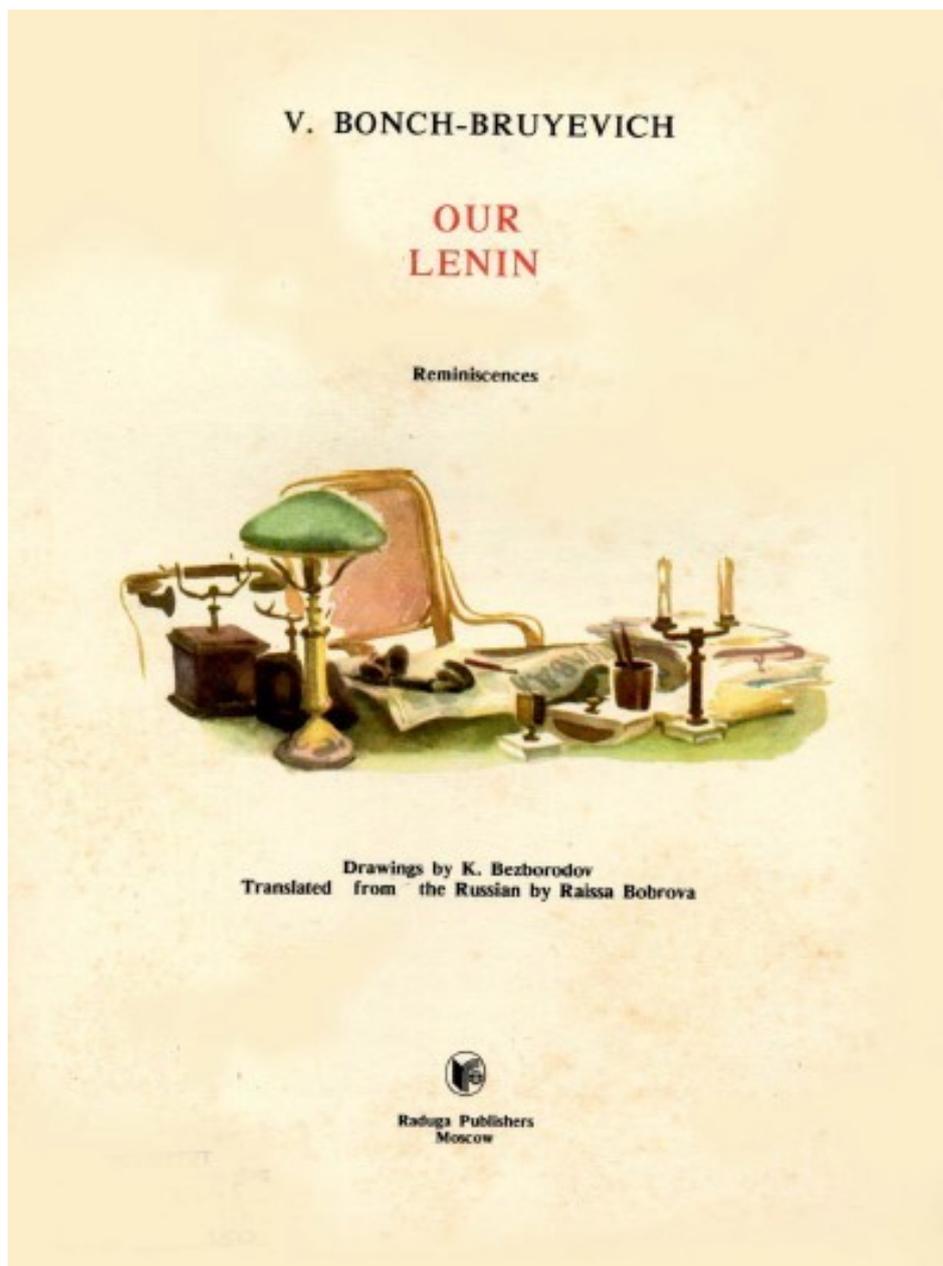


Notre Lénine

Souvenirs

V. Bontch-Brouïévitch



Source : V. Bonch-Bruyevich, *Our Lenin. Reminiscences*. Moscou, Éditions Raduga, 1986.
Plusieurs récits ([Une promenade inoubliable](#), [Un arbre de Noël](#) et [Vladimir Ilitch dans sa famille](#))
ont déjà été publiés sur MIA et n'ont donc pas été inclus ici. Traduction et notes MIA.

À propos du livre et de l'auteur

Ce livre est un recueil de souvenirs pour enfants sur Vladimir Ilitch Lénine, le dirigeant de la révolution russe, écrit par son ami et proche associé, le vétéran communiste Vladimir Dmitriévitch Bontch-Brouïévitch (1873-1955).

Vladimir Bontch-Brouïévitch est devenu révolutionnaire à l'âge de seize ans. À cette époque, dans la dernière décennie du XIXe siècle, le parti ouvrier social-démocrate russe clandestin, qui deviendra plus tard le parti communiste, venait d'être créé. Le jeune Bontch-Brouïévitch s'est acquitté de plusieurs missions responsables au sein du Parti et a contribué au premier journal révolutionnaire de Lénine, *« Iskra »* (l'Étincelle), publié à l'étranger et introduit clandestinement en Russie avec d'autres publications illégales du Parti, des presses à imprimer et des armes pour les détachements ouvriers lors de la première révolution russe de 1905.

Bontch-Brouïévitch a été arrêté et jeté en prison à plusieurs reprises. Mais dès qu'il était libre, il reprenait la vie hasardeuse d'un révolutionnaire professionnel. Pendant les événements révolutionnaires d'Octobre, il fut nommé commandant du district Smolny-Tavrishesky de Petrograd. Entre 1917 et 1920, il fut à la tête de l'administration du Conseil des commissaires du peuple, le gouvernement de la Russie soviétique, dont Lénine fut le président.

Bontch-Brouïévitch a écrit ce livre de souvenirs pour enfants pendant l'année qui a précédé sa mort. Il y évoque des épisodes de diverses périodes de la vie de Lénine : les jours éprouvants du travail clandestin sous le régime tsariste, les années d'émigration, les événements de la Révolution de 1917 et les premières années du gouvernement soviétique. Bontch-Brouïévitch a fait preuve d'un grand discernement dans le choix du matériel pour ce livre. Il a essayé d'écrire de la manière la plus simple possible afin que les jeunes lecteurs comprennent la signification des faits et des événements de la vie de Lénine.

« Vladimir Ilitch aimait beaucoup les enfants et se souciait de leur bien-être », a dit Bontch-Brouïévitch. « Je serais heureux si ce petit livre pouvait faire prendre conscience aux enfants de la grande chaleur du cœur de Lénine, ce cœur d'homme qui nous est si cher. »

L'enfance de Lénine

J'ai souvent interrogé les proches de Lénine sur son enfance. Sa sœur aînée [Anna Ilinitchna](#) était toujours prête à parler de ces premières années.

« Volodia se levait invariablement à la même heure », m'a-t-elle dit. « L'école commençait à 8h30, et Volodia se réveillait de lui-même à sept heures exactement. Personne n'a jamais eu à le réveiller. Dès qu'il se réveillait, il sortait du lit ; il ne se permettait jamais d'y traîner. Il se brossait les dents, se lavait soigneusement et s'essuyait vivement jusqu'à la taille. Puis il faisait son lit. Nous avions une règle dans la famille selon laquelle les enfants devaient faire leurs propres corvées. Les filles étaient censées veiller à ce que leurs propres vêtements et ceux des garçons soient en ordre et que tous les trous soient soigneusement reprisés.

« Puis Volodia jetait un coup d'œil sur les leçons qu'il avait faites la veille au soir. Pendant ce temps, maman préparait le petit-déjeuner. Nous nous réunissions tous dans la salle à manger et mangions tout ce qui nous était servi. Volodia veillait à ce que toutes les assiettes soient nettoyées. Il avait lui-même un excellent appétit et se moquait de ceux qui picoraien leur nourriture.

— Tu manges comme si tu tirais une charrette de foin dans la montée, réprimandait-il les mangeurs lent. Si tu ne fais pas attention, tu vas devenir faible et maladif, me disait-il souvent. (Je n'avais jamais envie de manger le matin.)

« De nos fenêtres, nous pouvions voir les charrettes évoluer lentement depuis la barge sur la Volga jusqu'à la ville. Le petit Volodia avait souvent vu à quel point il était difficile pour les petits chevaux de paysans de tirer une lourde charge sur la colline escarpée, même si les conducteurs de chars faisaient de leur mieux pour les aider.

« Notre mère préparait le déjeuner pour tous les enfants. Volodia mettait le sien dans son cartable et était très heureux quand elle lui donnait aussi une pomme pour l'accompagner. Il s'asseyait docilement pendant les dix minutes prescrites par Mère, qui ne nous permettait pas de sortir immédiatement après avoir pris le thé, de peur que nous n'attrapions froid. À huit heures dix exactement, Volodia se levait, embrassait Mère et Père, mettait son uniforme scolaire, le boutonnait selon le règlement, et partait.

« Après être rentré de l'école, il jouait dans la cour pendant une heure ou deux, selon le temps qu'il faisait.

« Il aimait beaucoup le *lapta* (un jeu qui combine des éléments du cricket et du baseball américain) et, surtout, aux « Cosaques et aux voleurs ». Les enfants le désignaient toujours comme *ataman*¹. Il était toujours fair-play dans les jeux. Garçon robuste, il détestait les bagarres, n'y prenait jamais part et arrêtait toujours le jeu lorsque les esprits s'échauffaient.

— Ce n'est pas un jeu, disait-il. C'est une honte !

« Il lui arrivait de critiquer son propre comportement dans un jeu, disant qu'en étant *ataman*, il avait mal agi.

« Pour le dîner, nous nous réunissions tous à table et nous nous racontions, ainsi qu'à nos parents, tous les événements de la journée. Mère et père écoutaient attentivement. Ils prenaient tous nos faits et gestes très à cœur.

1 Chef cosaque.

« Maman insistait pour qu'un jour par semaine, nous lui parlions et nous adressions entre nous en allemand, un autre jour en français et un troisième jour seulement en russe. Cela nous a beaucoup aidés à maîtriser les langues étrangères. Volodia maîtrisait parfaitement l'allemand et le français. Plus tard, par ses propres moyens, il a appris l'anglais, l'italien et le polonais. À l'école, il appréciait les cours de grec et de latin. La plupart des élèves ont des difficultés avec ces langues, mais Volodia avait une aptitude naturelle pour ces langues.

« Après le dîner, Volodia faisait ses devoirs. Dans toutes les matières, il faisait toujours plus que ce qui lui était demandé. Il lisait beaucoup. À la fin de chaque année scolaire, il recevait un certificat pour ses excellentes notes et sa bonne conduite, et il a terminé le lycée avec la médaille d'or du meilleur élève.

« Il gardait sa chambre propre et tous ses livres avaient des couvertures de papier. Ses cahiers étaient également bien rangés. Une fois, Volodia a fait tomber une tache d'encre sur son cahier. Très contrarié, il a enlevé la feuille en question, en a collé une autre et a recopié les trois pages qu'il venait de faire. Il se concentrait toujours lorsqu'il faisait ses leçons et ne se laissait distraire par rien. Après avoir terminé ses devoirs, il mettait dans son cartable les manuels et les cahiers dont il avait besoin le lendemain. Le reste, il le mettait dans un tiroir de son bureau ou sur l'étagère à livres. Il avait sa propre bibliothèque dont il dressait le catalogue.

« Libre pour le reste de la soirée, Volodia jouait avec ses jeunes sœurs avec beaucoup d'entrain. Puis nous dînions tous à huit heures précises, et à huit heures et demie, Volodia se brossait les dents, se lavait avant d'aller se coucher, embrassait tout le monde pour leur souhaiter bonne nuit, se couchait et s'endormait aussitôt. C'était un enfant plein d'entrain, aimant s'ébattre, mais il obéissait pleinement à son père et à sa mère. Il faisait toujours ce qu'ils lui disaient. Et tout le monde dans la famille l'aimait beaucoup. »

Les bottes en feutre

Lénine purgeait sa peine de déportation dans le village de Chouchenskoïé, dans la lointaine Sibérie². C'était l'époque où le parti ouvrier social-démocrate était en gestation. Lénine tenait beaucoup à ce qu'il regroupe les meilleurs représentants de la classe ouvrière et des intellectuels révolutionnaires, et il a beaucoup œuvré pendant son exil pour y parvenir. Il y écrivit de nombreux articles qui devaient être transmis à ses camarades du parti qui étaient en liberté et pouvaient donc les faire publier dans une publication illégale de l'organisation.

Mais comment organiser la transmission des textes ? Toutes ses lettres étaient lues par les censeurs de la police. Lénine réfléchit longuement au problème et décida finalement de coudre les articles entre les semelles d'une paire de bottes en feutre et d'envoyer les bottes dans un colis à la vieille révolutionnaire [Lidia Mikhaïlovna Knipovitch](#), qui vivait à Astrakhan sous surveillance policière.

Knipovitch avait plusieurs pseudonymes au sein du Parti : « Oncle », « Grand-père » et « Grand-mère ». Elle était en effet beaucoup plus âgée que la plupart d'entre nous.

Vladimir Ilitch la tenait en haute estime pour son dévouement à la cause de la révolution et son audace dans l'accomplissement des missions du Parti, aussi risquées soient-elles. Il était sûr que « Mamie » comprendrait son astuce, arracherait les semelles des bottes et transmettrait ensuite ses articles aux bonnes personnes.

Bien des années plus tard, Knipovitch m'a raconté cette histoire :

« C'était une chaude matinée de la fin du printemps. Le facteur a frappé à ma porte et m'a remis un reçu pour un colis qui était arrivé pour moi au bureau de poste. Qu'est-ce que ça pouvait être ? me suis-je demandé. Je me suis précipité à la poste et leur ai montré le reçu. Quelques minutes plus tard, on me remettait le colis. J'ai constaté qu'il avait été posté à Minoussinsk et que le nom de l'expéditeur ne m'était pas familier. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Je suis rentré à la maison, j'ai ouvert le colis avec empressement et j'ai trouvé à l'intérieur une paire de bottes en feutre, usées mais toujours en bon état, et dont la semelle était neuve.

J'ai regardé à l'intérieur et j'ai trouvé une lettre écrite d'une main inconnue. Elle disait à peu près ceci : « Chère Mamie, nous sommes tous très inquiets au sujet de tes rhumatismes. Les médecins disent que les jambes rhumatisantes ont besoin de chaleur. Et nous savons que tu n'as pas de bottes chaudes et que tu as peur de prendre froid par les pieds à cause de toutes ces brumes d'Astrakhan et de la proximité de la mer. Le temps y est notoirement instable. S'il te plaît, portes ces bottes pour garder tes pieds au chaud en permanence. Elles sont encore assez solides et elles ont des doubles semelles. Nous les portons tout le temps ici en Sibérie et nous en sommes très satisfaits. Nous allons tous bien et espérons que toi aussi. Nadia vous envoie ses salutations cordiales. Elle parle toujours de vous en termes élogieux. Je vous souhaite également le meilleur ». Une signature illisible suivait. J'avais alors deviné que le colis avait été envoyé par Vladimir Ilitch.

Mais pourquoi des bottes en feutre ? me suis-je demandé. Je les ai examinées attentivement et j'ai décidé d'arracher les semelles. Avant de commencer cette opération, j'ai fermé la porte à clé et me suis rendu dans le coin le plus sombre de la pièce, où personne ne pouvait me voir de la fenêtre. Puis j'ai commencé à faire levier avec précaution pour arracher la semelle. J'ai vu la lueur de quelque chose de blanc, et je tenais bientôt dans mes mains de fines feuilles de papier couvertes d'une écriture minuscule que je

2 Lénine avait été condamné à la déportation en Sibérie le 29 janvier 1897. Il passa son exil dans le village de Chouchenskoïé (district de Minoussinsk, province de Iénisseïsk), jusqu'au 29 janvier 1900.

reconnus comme étant celle de Lénine. C'étaient ses articles et une lettre aux rédacteurs de notre journal. C'est ainsi qu'est née l'idée des bottes en feutre ! J'ai mis les articles dans une cachette secrète sous un plancher. Et j'ai porté les bottes de feutre, en expliquant aux voisins que je le faisais sur ordre du médecin parce que j'avais des rhumatismes. Et j'ai transmis les articles à des personnes dignes de confiance. »

Plus tard, lorsque Vladimir Ilitch et sa femme [Nadejda Konstantinovna](#) étaient à Genève, j'ai demandé à celle-ci pourquoi Vladimir Ilitch avait envoyé ses articles à Knipovitch, qui était elle-même en déportation et sous surveillance policière. Voici ce qu'elle m'a expliqué :

Vladimir Ilitch savait que Knipovitch était une femme avisée et expérimentée par rapport à la police. Il était sûr qu'elle découvrirait le « mystère » du colis. D'autre part, le fait que quelqu'un envoie des bottes en feutre à Knipovitch ne surprendrait personne : elle était âgée et souffrait très probablement de rhumatismes. Et la police locale n'aurait jamais pensé que quelqu'un puisse avoir l'audace d'envoyer du matériel illégal à une personne ouvertement sous surveillance policière.

Vladimir Ilitch avait cousu lui-même les doubles semelles, plaçant entre elles une copie de ses articles écrits sur du papier très fin. Une fois le travail terminé, le papier ne pouvait pas être découvert au toucher.

Vladimir Ilitch fut satisfait de son travail. Il plaisanta même en disant que si les choses allaient vraiment mal, il pourrait gagner sa vie comme cordonnier.

Le plus difficile était d'acheminer le colis à Minoussinsk.

Vladimir Ilitch fabriqua un sac en lin dans lequel il mit les bottes et écrivit l'adresse avec une fausse écriture. L'adresse de retour était fictive pour ne pas avoir d'ennuis si la police découvrait la ruse. Des marchands étaient de passage à Chouchenskoïe à ce moment-là et Vladimir Ilitch prit le risque de demander à leur cocher de poster le colis depuis un endroit proche de Minoussinsk. Il donna à cet homme dix roubles pour couvrir les frais d'affranchissement. Le cocher posa le colis sur son siège et promit de faire tout ce qui lui était demandé et de ramener un reçu.

Bientôt, les marchands se mirent en route. Lénine les regarda se préparer et, quand ils partirent, il dit avec confiance qu'il était sûr que tout irait bien.

— Ce cocher a un visage aimable, dit-il. Il n'y a pas de malice en lui.

Une semaine plus tard, on frappa à la fenêtre de la maison où vivait Lénine. Nadejda Konstantinovna mit un châle et sortit. Le cocher était debout sur le porche.

— Vous êtes la maîtresse de maison ? demanda-t-il. Où est votre mari ?

Vladimir Ilitch vit par la fenêtre que quelqu'un parlait à Nadejda Konstantinovna et sortit lui aussi.

— Oh, vous êtes là, monsieur, dit joyeusement le chauffeur. Voici le reçu et la monnaie.

— Merci pour le reçu, répondit Vladimir Ilitch, quant à la monnaie, gardez-la pour votre peine.

— Mais ça ne m'a pas dérangé, objecta le cocher. Je ne peux pas accepter autant d'argent pour un travail aussi insignifiant. Ce n'est pas notre façon de faire en Sibérie. Ici, nous aidons nos voisins pour rien. Et vous et moi sommes pratiquement des voisins – mon village n'est qu'à une centaine de kilomètres. Alors, s'il vous plaît, prenez votre monnaie. Et il sortit sept roubles de sa poche.

— Et notre façon de faire, réagit Vladimir Ilitch, est de faire des cadeaux aux enfants. Vous avez des enfants ?

— Bien sûr, j'en ai cinq. Certains se débrouillent déjà seuls, d'autres s'accrochent encore aux jupes de leur mère, et il y a encore un bébé dans les bras...

— Excellent. Venez prendre le thé avec nous, et je serai de retour en un clin d'œil.

Nadejda Konstantinovna invita donc le cocher à entrer dans la maison. Vladimir Ilitch revint très vite avec un sac rempli de présents : un foulard pour la femme du cocher, beaucoup de *baranki* (des petits pains secs) attachés avec une ficelle, des sucettes, quelques autres sucreries et deux amorces.

— Ceci est pour votre femme et vos enfants, dit-il. Et voici quelque chose pour le bébé, ajouta-t-il en sortant de sa poche deux petites poupées peintes. Et ça, c'est pour les suivants. Et il sortit une douzaine de petits soldats de plomb. Et les amorces sont pour les plus grands.

Nadejda Konstantinovna emballa les cadeaux et donna le paquet au cocher.

— Merci beaucoup, monsieur. Et quel est votre nom, s'il vous plaît ?

— Je m'appelle Vladimir, et mon patronyme est Ilitch.

Le cocher partit en s'inclinant. Le reçu fut immédiatement jeté dans le feu du poêle.

Quelques mois plus tard, Vladimir Ilitch fut informé que « Mamie » portait les bottes chaudes « à une semelle » avec grand plaisir...

Comment Lénine échappa à une arrestation

Je me souviens bien de ce jour de 1905 où une importante réunion de l'organisation du Parti de Saint-Pétersbourg devait se tenir dans une maison située dans une ruelle entre les quais de la Fontanka et de la Moïka. À l'heure dite, un petit groupe d'entre nous se rendit à cette assemblée. Près du théâtre Alexandrinsky, nous avons vu plusieurs badauds suspects. De toute évidence, il s'agissait d'agents de police. Nous nous sommes empressés de nous disperser.

Je m'engageais dans une ruelle et croisais par hasard Maria Alexandrovna Doubinina, une camarade du Parti.

Elle me jeta un regard sévère et fit un signe imperceptible de la main. Cela ne pouvait que signifier que se rendre à notre réunion n'était pas sûr.

« Où est Vladimir Ilitch ? » me suis-je demandé. « Peut-être est-il déjà là-bas, dans l'appartement secret ? Peut-être l'ont-ils déjà arrêté ? »

Lénine était récemment revenu à Saint-Pétersbourg après avoir été en émigration, il n'avait pas de statut légal et devait sans cesse changer de logement et de passeport.

Il était plongé dans le travail pour le Parti. Cette année-là, le pays était secoué par un puissant mouvement révolutionnaire. Lénine rencontrait des dizaines de personnes, assistait fréquemment aux réunions du Parti et courait le risque quotidien d'être reconnu par un agent de police.

À plusieurs reprises, il avait échappé de peu à l'arrestation.

Maria Alexandrovna passa près de moi. Je traversais la rue et entrais dans un magasin où j'achetais quelques bricoles. En sortant du magasin, je me retournais et suivis Maria Alexandrovna. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et, en me voyant, entra immédiatement dans un magasin de fruits où je la suivis.

— Qu'est-ce qui cloche ? lui ai-je demandé.

— C'est une embuscade...

— Il est là ? ai-je demandé à Maria Alexandrovna quand la vendeuse alla me chercher des pommes dans un cageot.

— Non.

— Et Nadejda Konstantinovna ?

— Non plus.

Nous réglâmes alors nos achats et quittâmes le magasin.

Que devons-nous faire ? Comment prévenir Vladimir Ilitch ? Le seul moyen était de l'intercepter sur le chemin du lieu convenu.

Bientôt, nous rencontrâmes Nadejda Konstantinovna qui ne savait pas non plus où se trouvait Vladimir Ilitch.

Nous parcourûmes les ruelles alentour et rencontrâmes de nombreux camarades en chemin en les avertissant à chaque fois du danger et en les expédiant à la recherche de Vladimir Ilitch.

« L'avons-nous manqué ? A-t-il déjà été arrêté ? » J'étais terriblement inquiet.

Après avoir fait le tour des ruelles voisines et croisé Maria Alexandrovna pour la centième fois, j'étais au bord du désespoir. Et puis, au détour d'une ruelle très étroite, nous aperçûmes soudain Vladimir Ilitch. Il marchait tranquillement, jetant des coups d'œil à droite et à gauche. Quand il nous vit, il s'arrêta net. Il n'était pas suivi. Je lui fis signe de la main et murmurais en le dépassant :

— Faites demi-tour ! C'est une embuscade ! Ils sont à nos trousses !

Sans sourciller, il poursuivit son chemin et tourna dans une cour. Je regardais autour de moi : tout était calme.

Je suivis Maria Alexandrovna dans une petite papeterie. Elle y acheta quelque chose, prenant son temps pour faire son choix, tandis que je restais à la fenêtre à regarder la rue et à lui dire de temps en temps de se dépêcher avant que le vendeur ne se méfie de moi.

Quelques minutes plus tard, je vis Lénine sortir de l'entrée de la cour, regarder autour de lui et repartir d'un pas rapide dans la direction d'où il était venu.

Maria Alexandrovna paya rapidement ses achats et nous suivîmes Lénine à une distance sûre. Nous le vîmes hélér un taxi et partir. Le cœur léger, nous rebroussâmes chemin pour annoncer la bonne nouvelle à Nadejda Konstantinovna et aux autres camarades qui cherchaient encore Lénine. Mais ils devinèrent la chose en voyant nos visages satisfaits : Vladimir Ilitch avait été prévenu à temps et était hors de danger.

Nous pouvions tous partir désormais. De nombreux agents de police en civils circulaient, nous regardant effrontément dans les yeux. Je devais m'assurer que je n'étais pas « pisté », de peur d'attirer des agents de police dans la maison que j'habitais. Je fis quelques détours dans les ruelles et, en arrivant sur la Nevsky Prospekt, je plongeais dans la foule des passants. J'entrais ensuite dans la librairie d'O. N. Popova, où je restais un moment dans l'une des arrière-salles, puis sortis par la porte de derrière et de là, je rejoignis en toute sécurité la librairie « Vperiod », qui était l'un de nos lieux de rencontre secrets. Ils étaient déjà au courant de l'embuscade. Il était maintenant évident que des agents provocateurs avaient infiltré notre organisation, que nos efforts pour garder le secret étaient inutiles et que, pire que tout, Lénine était en danger.

— C'est lui qu'ils cherchaient, nous sommes-nous dit.

— Il doit quitter Saint-Pétersbourg, avons-nous décidé.

Nous insistâmes donc pour que Lénine quitta Saint-Pétersbourg pendant un temps.

Il se rendit ainsi bientôt en Finlande, dans une station balnéaire appelée Kuokkala, où un appartement lui fut préparé dans la villa « Le Vase ». Il y écrivit des articles et des brochures. Et à maintes reprises, au mépris du danger, il vint à Saint-Pétersbourg pour parler dans des assemblées ouvrières.

Maria Alexandrovna

Lénine aimait profondément sa mère. Maria Alexandrovna avait élevé ses enfants dans le respect de l'honnêteté et du dur labeur. Elle leur vouait une affection sans bornes et était fière de leur participation au mouvement de libération. Elle savait que leur vie était dure, qu'ils étaient constamment en danger, et elle vivait dans une peur perpétuelle pour eux.

Ses enfants ont été arrêtés, emprisonnés, exilés dans des régions lointaines. Femme âgée déjà, elle s'asseyait pendant des heures dans les salles d'accueil froides des prisons, attendant de pouvoir voir son fils ou sa fille, ne serait-ce que quelques brèves minutes. Maria Alexandrovna avait besoin de grandes réserves de force intérieure pour faire face aux difficultés de la vie.

Pendant la révolution de 1905, Vladimir Ilitch entra illégalement en Russie. La situation dans le pays était telle que même dans la clandestinité, on courait quotidiennement le risque d'être arrêté. Bientôt, Lénine fut contraint de quitter Saint-Pétersbourg. Maria Alexandrovna, qui n'avait été avec son fils que quelques jours, dut à nouveau s'en séparer pour une période inconnue.

Une situation terrible s'était installée en Russie. La révolution avait été réprimée et le gouvernement tsariste infligeait des châtiments sévères aux révolutionnaires. Beaucoup furent exécutés et nombreux furent ceux qu'on expédia aux travaux forcés ou en déportation. Les prisons débordaient.

À cette époque, il était incroyablement difficile d'organiser une simple rencontre avec un camarade, sans parler de l'exécution d'un travail révolutionnaire. J'ai tout de même réussi à rendre visite à la sœur de Lénine, Anna Ilinitchna, avec qui sa mère vivait à l'époque.

Maria Alexandrovna était aimable comme d'habitude, elle me demanda si j'avais des nouvelles de Volodia, si quelqu'un était venu de Finlande ou si des lettres étaient arrivées. Tous ceux qui lui rendaient visite partageaient la moindre nouvelle avec cette femme remarquable.

... Les années passèrent. Nous étions en 1914. La Première Guerre mondiale avait commencé.

La guerre a également affecté les enfants de Maria Alexandrovna. Sa plus jeune fille, Maria [Ilinitchna Oulianova], était infirmière sur la première ligne du front.

Un jour, vers six heures du matin, je fus réveillé par un appel téléphonique. Je décrochais le combiné.

— Pouvez-vous venir immédiatement, s'il vous plaît ? C'était la voix d'une vieille femme.

« Qui cela peut-il être ? » me suis-je demandé. « Mon Dieu ! C'est Maria Alexandrovna ! »

— Oui, bien sûr ! J'arrive tout de suite, ai-je dit, sans oser demander ce qui s'était passé.

— Venez vite, s'il vous plaît... S'il vous plaît... Maria [Ilinitchna Oulianova] a disparue...

— Ce n'est pas possible ! me suis-je exclamé. Et je me suis empressé de lui dire ce que savais :

— Elle est vivante et en bonne santé. J'ai reçu une lettre de ma femme hier et elle écrit qu'elle a vu Maria il n'y a pas longtemps. Elle travaille dans un hôpital de campagne.

— Vraiment ? la voix avait perdu un peu de son désespoir.

— Vraiment et sincèrement. Je vous assure...

— Vous ne me trompez pas, n'est-ce pas ?

— Non, Maria Alexandrovna. Je viens tout de suite et j'apporte aussi la lettre.

— J'attendrai... Venez vite.

— Je pars de suite !

Je me précipitai chez elle et sonnais à la porte. Maria Alexandrovna m'ouvrit en personne. Elle était maigre et terriblement agitée. Les reflets brillants sur son visage pâle trahissaient son désarroi. Je lui lus la lettre de ma femme. Elle se calma peu à peu et commença à me poser des questions précises. Je lui montrai le timbre-poste sur l'enveloppe, et soudain, elle se mit à sourire. Elle me remercia chaleureusement pour la bonne nouvelle que je lui apportais.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit en pensant à Maria. J'étais sûre que quelque chose de terrible lui était arrivé...

Et elle m'invita à prendre le thé avec des petits pains chauds.

Je lui dis tout ce que je savais sur sa fille : où ma femme l'avait rencontrée (ma femme était médecin militaire), à combien de kilomètres du front la rencontre avait eu lieu et lui assurai que Maria Ilinitchna ne risquait pas d'être faite prisonnière.

Je quittai Maria Alexandrovna avec la promesse ferme de lui transmettre toutes les nouvelles que je recevrais du front. Je promis également d'écrire immédiatement à ma femme et de lui demander de m'en dire plus sur Maria Ilinitchna.

* * *

Puis vint le jour où Maria Alexandrovna s'éteignit. Elle est morte d'une pneumonie, bien que soignée avec dévouement par sa fille aînée Anna.

Elle resta paisible et humble tout au long de sa maladie.

— Je sais que je ne guérirai pas... Mes forces s'amenuisent, m'avait-elle dit alors que je lui donnais des cuillères de café.

— Je ne cesse de penser à mon Volodia... Je ne le reverrai jamais... Transmettez-lui mes pensées, mon immense amour ! Des larmes coulèrent de ses yeux.

— Je t'en prie, Mère, ne te fais pas de mal, dit Anna Ilinitchna, elle-même ayant du mal à contenir ses sanglots. Nous sommes tous avec toi, et Volodia est avec toi aussi, et nous t'aimons tous...

Maria Alexandrovna dépérissait. Deux jours plus tard³, elle mourut.

Nous expédiâmes des télégrammes à Lénine à l'étranger et à Maria Ilinitchna au front, mais ils ne purent venir pour les funérailles. Lénine était en émigration et Maria Ilinitchna était dans un petit hôpital de campagne avec des blessés qui dépendaient de ses soins. Notre télégramme ne l'a retrouvée qu'une quinzaine de jours plus tard.

Nous enterrâmes Maria Alexandrovna au cimetière de Volkovo à Petrograd.

3 Le 25 juillet 1916.

La guerre avait dispersé les amis et les camarades de Lénine. Seuls ceux qui étaient à Petrograd purent assister aux funérailles. [Mark Elizarov](#) et moi portâmes le cercueil. Nous plantâmes des fleurs sur la tombe de Maria Alexandrovna.

Lénine ne put revenir de Suisse à Petrograd avant que la révolution de Février 1917 ne soit accomplie en Russie. Les ouvriers, les marins et les soldats de Petrograd lui réservèrent un accueil triomphal. Dès le lendemain de son arrivée, il se rendit sur la tombe de sa mère.

Toujours maître de ses émotions, Vladimir Ilitch ne manifesta pas son chagrin. Mais nous savions à quel point l'amour qu'il portait à sa mère était grand, et nous comprenions que ce chemin dans le cimetière de Volkovo menant à une petite tombe était l'un des plus difficiles qu'il ait jamais parcourus.

Entouré de ses sœurs et de ses amis, Vladimir Ilitch s'arrêta devant la tombe, enleva son chapeau et se découvrit la tête. Il resta un long moment silencieux, pâle et profondément ému.

— Maman, ma chère maman ! dit-il de manière à peine audible.

Et il s'inclina en silence devant la tombe de sa chère mère.

La société des assiettes propres

Nous étions tous assis autour de la table dans la véranda. Il y avait trois enfants parmi nous, deux petites filles et un garçon. Ils avaient attaché leurs serviettes et attendaient tranquillement que la soupe soit servie. Vladimir Ilitch parlait à voix basse, jetant de temps en temps des regards sur les enfants. Les enfants touchèrent à peine à la soupe ; Lénine les regarda d'un air désapprouvateur, mais ne dit rien. La même chose se répéta avec le plat principal ; presque toute la nourriture resta dans les assiettes.

— N'es-tu pas membre de la Société des assiettes propres ? demanda Vladimir Ilitch à haute voix, s'adressant à Nadya, la petite fille qui était assise à sa droite.

— Non, répondit Nadya d'une petite voix et elle regarda les autres enfants avec consternation.

— Et vous ? Vous n'êtes pas membres non plus ? demanda Lénine à l'autre fille et au garçon.

— Non, nous ne le sommes pas, répondirent les enfants.

— Et pourquoi pas ? Pourquoi n'avez-vous pas encore adhéré ?

— Nous ne savions pas ; nous n'avons jamais entendu parler d'une telle société, bafouillèrent les enfants.

— Et c'est bien dommage. C'est une société merveilleuse.

— Mais nous n'en savons rien, dit Nadya.

— D'un autre côté, vous n'êtes pas vraiment fait pour cette société. Ils ne vous accepteraient pas, dit sérieusement Lénine.

— Ils ne nous accepteraient pas ? Pourquoi ? demandèrent les enfants en chœur.

— Vous ne savez pas pourquoi ? Regardez vos assiettes ! Comment pourriez-vous être acceptés dans une société aussi importante alors que vous laissez toute votre nourriture dans vos assiettes ?

— Nous mangerons tout en un clin d'œil ! lui assurèrent les enfants et ils se mirent à l'ouvrage.

— Eh bien, si vous vous amendez, vous avez une chance. Les enfants qui nettoient toujours leurs assiettes reçoivent même des badges spéciaux, poursuivit Vladimir Ilitch.

— Des badges ? Quel genre de badges ? Comment pouvons-nous nous inscrire ? demandèrent les petits.

— Vous devez soumettre une demande.

— À qui ?

— À moi.

Dès que les enfants quittèrent la table, ils coururent dans leur chambre pour écrire les demandes.

Un quart d'heure plus tard, ils revinrent et remirent les papiers à Vladimir Ilitch.

Après avoir lu les demandes et corrigé trois erreurs, Vladimir Ilitch écrivit sa décision dans le coin supérieur gauche :

« À accepter »

Lénine prend des vacances

Au cours de l'été 1917, Lénine commença à montrer des signes de surmenage. Il ne pouvait pas dormir la nuit, son visage était pâle et il souffrait de terribles maux de tête. Nous avons tous vu qu'il ne se sentait pas bien et avons insisté pour qu'il prenne des vacances.

À cette époque, j'étais sur le point de partir pour Mustamiaki⁴, dans les environs de Petrograd où ma famille vivait dans une villa de campagne louée pour l'été. Lénine avait promis plusieurs fois de venir séjourner chez nous, mais n'avait finalement pas trouvé le temps. Cette fois, en partant, j'ai rappelé une fois de plus à Lénine, à Nadejda Konstantinovna sa femme et à Maria Ilinitchna sa sœur que nous avions des chambres qui les attendaient, mais je n'espérais pas vraiment qu'il puisse s'arracher à l'agitation de Petrograd.

Et soudain, le lendemain, que vois-je ? [Demian Bedny](#), un poète révolutionnaire, traversant à grands pas l'allée de notre jardin, suivi de Lénine avec un sac de voyage et de Maria Ilinitchna. Il avait donc décidé de prendre des vacances après tout.

Suivant les règles de clandestinité du Parti, il n'était pas venu directement chez nous depuis la gare, mais avait pris un fiacre jusqu'à la maison de Demian Bedny, et de là, après le départ du fiacre, ils étaient partis à pied pour notre villa, soit une distance d'environ un mile.

... La nuit était tombée, et nous nous sommes tous réunis sur la véranda. Il faisait merveilleusement calme. Le vent soufflait des vagues d'une fine brume du soir. L'éclatant coucher de soleil pourpre peignait le paysage en rose et en or. Le vaste lac était comme de l'acier chauffé. Les oiseaux de nuit ont commencé à chanter, d'abord timidement, puis de plus en plus audacieusement et de façon retentissante.

Tout près, des chauves-souris s'envolaient sans bruit et s'enfuyaient en panique dès qu'une chouette hululait.

Vladimir Ilitch s'était assis dans un fauteuil, plongé dans ses pensées. Les autres se taisaient eux aussi. Le silence était impressionnant.

— C'est merveilleux ! déclara Vladimir Ilitch de manière presque inaudible.

Il se leva et se dirigea en silence vers sa chambre. Ma femme Véra, médecin, sachant qu'il souffrait d'insomnie, lui offrit un verre de liquide verdâtre qui le ferait dormir. Il l'a bu docilement et grimpa lentement à l'étage.

— J'espère vraiment qu'il va dormir, nous dit Véra.

Nous qui étions restés en bas, nous parlions en chuchotant et marchions sur la pointe des pieds, de peur de troubler le calme de cette merveilleuse soirée de juin. Au matin, nous avons appris que Lénine s'était bien endormi et s'était réveillé en pleine forme.

4 Mustamäki (aujourd'hui Gorkovskoïé, en l'honneur de l'écrivain Maxime Gorke qui y séjourna) se trouve à 60 kilomètres de Petrograd, dans l'isthme de Carélie (annexé par l'URSS en 1940). C'est le 29 juin (12 juillet selon le calendrier grégorien) que Lénine et sa sœur Maria Ilinitchna vinrent se reposer quelques jours chez Bontch-Brouévitch. La villa de ce dernier se trouvait plus précisément dans le village de Neuvola, à 5 kilomètres de la station de Mustamäki.

Il se sentait mieux chaque jour. Souvent, lui et Maria Ilinitchna nous rejoignaient pour des promenades au lac. Il aimait s'asseoir sur ses rives. Plusieurs fois, je suis allé nager avec lui.

Vladimir Ilitch était un nageur merveilleusement doué. Il nageait loin dans le vaste lac, s'allongeait sur le dos et y restait longtemps, flottant sur les vagues.

Je prévins Vladimir Ilitch qu'il y avait des courants froids dans le lac, qu'il était d'origine volcanique et très profond, qu'il y avait aussi des tourbillons et des fosses profondes, et que de nombreuses personnes s'y étaient noyées. En d'autres termes, il valait mieux pour lui être prudent et ne pas nager trop loin.

Mais mes avertissements n'avaient aucun effet.

— Alors, vous dites que les gens se noient ici ? demanda-t-il.

— Oui, cela arrive. Tenez, récemment encore...

— Peu importe, je ne me noierai pas... Il y a donc des courants froids des profondeurs, dites-vous ? C'est bien dommage... Mais ça ne fait rien, je me réchaufferais au soleil. Vous dites que c'est profond ?

— On ne peut plus profond !

— Eh bien, je dois essayer de toucher le fond.

Essayer de le dissuader était inutile, je le voyais bien. Mes avertissements ne faisaient que l'inciter à tester sa force, comme tout vrai sportif.

Avant que je puisse cligner des yeux, il plongeait dans le lac et disparaissait. Et il ne réapparaissait pas pendant si longtemps que j'étais pris de terribles prémonitions.

Puis je le voyais plonger quelque part au loin, et se retourner sur le dos pour se reposer, ou surgir de l'eau en lissant ses cheveux. Il s'essuyait le visage et me criait :

— Venez donc, c'est merveilleux ici ! Merveilleux !

Et puis il disparaissait à nouveau. J'attendais, j'attendais... Toujours pas de Lénine. Puis la tête réapparaissait, encore plus loin, à peine visible. Il flottait sur le dos, puis se mettait à nager si vite qu'il reculait à la vitesse d'un cotre. Puis il disparaissait à nouveau...

Enfin, il semblait avoir décidé de revenir à la nage. Il se retourna sur le dos et nagea dans cette direction, également de manière très rapide. Ses bras s'agitaient. Il s'approchait de plus en plus, mais au moment où je m'attendais à ce qu'il commence à sortir, il ne pouvait pas se priver du plaisir de plonger une fois de plus, et encore une fois.

— Oh, mais quand est-ce qu'il va sortir ? ai-je gémi intérieurement.

Il se tint debout sur le fond près du rivage, mais il ne sortit pas encore tout de suite ; il se mit à faire des vagues et à les envoyer sur le rivage. Puis il couru vers moi en clapotant. Il était extrêmement heureux. Il me fit l'éloge du lac, de ses courants à différentes températures. Il me dit qu'il s'était retrouvé dans un courant froid, qu'il avait eu l'impression d'être gelé et qu'il s'était réchauffé grâce au soleil.

J'avais terriblement peur pour Lénine. Le lac était en effet réputé pour être traître. Même les pêcheurs finlandais qui étaient nés sur place n'osaient pas s'aventurer trop loin.

Que devais-je faire ?

Je décidais de me procurer un bateau à son insu et de le garder caché non loin de l'endroit où il se baignait. J'étais un bon rameur, j'avais même remporté des prix lors de compétitions d'aviron. Je suis donc allé louer un bateau et des gens me demandèrent :

— Qui est cette personne qui est allé nager avec vous hier ?... C'est un nageur de premier ordre !

— C'est un marin de la Flotte de la mer Baltique, un lointain parent à moi, ai-je improvisé pour préserver l'anonymat de Lénine. Il est venu ici en permission, mais quand il a vu son élément de prédilection, il s'est immédiatement plongé dedans comme un canard dans l'eau...

— On peut facilement voir que c'est un marin. Il nage comme un poisson !

Ainsi, la rumeur se répandit dans toute la ville à propos d'un formidable nageur qui était officier dans la Flotte de la Baltique et, à ma grande stupéfaction, j'ai constaté qu'il y avait le lendemain beaucoup plus de promeneurs au bord du lac pendant les heures de baignade.

[— À l'étranger, tout est différent, disait-il. Là-bas il n'y a pas d'aussi grands espaces que chez nous. En Allemagne, par exemple, le besoin de se baigner dans les lacs est primordial les jours fériés, notamment pour les ouvriers et le public qui sont en repos, et même tous les jours pendant l'été. Là-bas, tout le monde se baigne librement depuis la rive, hommes et femmes ensemble. N'est-il pas possible en Russie de se déshabiller normalement et d'aller dans l'eau, dans le respect des règles et des autres ?

— Bien sûr, c'est possible. Mais malheureusement, chez nous, il y a trop de délinquance et de curiosité malsaine, ce qui, étant donné le manque général de culture, conduit non seulement à des problèmes, mais aussi à des scandales.

— Il faut lutter contre cela, lutter farouchement... Il faut appliquer des mesures strictes : par exemple, éloigner des plages les contrevenants, interdire la baignade dans certains endroits. Les baigneurs doivent savoir s'organiser, élaborer des règles obligatoires pour tout le monde. Excusez-moi mais, à l'étranger, il y a parfois des centaines et des milliers des gens, non seulement en maillots, mais parfois sans maillots, qui se baignent ensemble et il ne se produit pas de scandales pour autant. Nous avons beaucoup de travail devant nous pour inventer de nouvelles façons de vivre, libérées du tralala des popes et de l'hypocrisie des pervers.]⁵

[Vers 6 heures du matin, quelqu'un frappa à la fenêtre de ma chambre. Derrière les carreaux, j'aperçus la face ronde et souriante de notre camarade de parti, Savéliév : je compris que quelque chose était arrivé à Pétrograd, autrement il ne serait pas venu de si bonne heure. Je m'empressai d'aller lui ouvrir.

— Qu'arrive-t-il ?

— L'insurrection à Pétrograd !

Il se trouvait que le Comité de Pétrograd n'avait donné aucune directive, mais que les masses

5 Ce passage entre crochet n'avait jamais été publié à l'époque soviétique. Il est tiré de la récente biographie de Lénine par Lev Danilkin : *Vladimir Lénine – le pantocrator de la poussière du soleil*. Editions Macha, 2020, pp. 438-439. La dernière partie de ce récit a été complété par la version publiée dans : Mouchtoukov, Victor, Lénine pendant la Révolution. Moscou, Editions de l'Agence de Presse Novosti, 1970, pp. 121-123.

d'ouvriers, de soldats et de marins avaient spontanément déclenché une insurrection ⁶ avec, certainement, la participation de quelques têtes chaudes qui s'étaient ruées dans l'aventure à leurs risques et périls... Il me dit que des foules de manifestants se dirigeaient vers la Douma d'Etat et le Soviet des députés ouvriers pour clamer leur mécontentement, qu'on tirait dans les rues ; il paraît que le gouvernement mobilise les troupes. L'affrontement peut se produire d'un moment à l'autre. L'ayant écouté, je me décidai :

— Rien à faire, il faudra réveiller Vladimir Ilitch.

Je montai au premier. Lénine dormait à poings fermés. C'était vraiment dommage de le réveiller, car l'insomnie qui le torturait ces derniers temps à Pétrograd avait disparu sous l'effet bénéfique du repos et d'un traitement systématique, et depuis quelques nuits il dormait plus ou moins normalement. J'étais sûr qu'à peine rentré à Pétrograd, il serait entraîné dans le tourbillon de la vie, et qu'une fois encore il ne se remettrait et ne se reposerait pas comme il faut.

Vladimir Ilitch se réveilla avec peine. Je le mis rapidement au courant.

— Il faut partir, dit-il et il se leva rapidement, secouant l'engourdissement du sommeil.

Savéliév répéta son récit et supposait :

— C'est peut-être le début de graves événements ?

— Ce serait tout à fait mal à propos..., dit Vladimir Ilitch.

... En cours de route, j'achetai et je remis immédiatement à Vladimir Ilitch tous les journaux : chacun donnait un bref compte rendu des événements de Pétrograd.

Vladimir Ilitch lut tout attentivement. Je lui demandai son avis.

— D'après ce que dit Savéliév et d'après les journaux, je ne vois rien de grave. Ce n'est qu'une explosion de plus du mécontentement de la masse de la population, résultat du double jeu et de la politique conciliatrice et hybride du Soviet, et la scélératessse systématique du Gouvernement provisoire. Il faut prendre immédiatement en main ce mouvement et, le cas échéant, l'arrêter sans tarder. Il est pire et bien plus grave que, dans tous les journaux, il y a à présent des attaques contre les bolchéviks. Ça, c'est de la contre-révolution avouée qui pourrait provisoirement nous nuire. Il faudra en tenir compte sérieusement...]

6 Les « Journées de Juillet » (3-5 juillet) furent provoquées par le mécontentement croissant des masses face à dégradation de la situation sociale, par l'échec de l'offensive organisée par Kerensky en juin pour complaire aux alliés impérialistes de la Russie et par l'agitation régnant parmi les soldats des régiments de Petrograd devant l'intention du gouvernement de les expédier au front. Ce mouvement de colère déboucha sur des manifestations spontanées le 3 juillet qui se transformèrent en contestation armée du pouvoir. Considérant que la situation n'était pas encore mûre pour le renversement du Gouvernement provisoire, la direction bolchevique n'était pas favorable à ces manifestations mais décida finalement de participer à celle du 4 juillet afin de limiter les dégâts. Des cosaques contre-révolutionnaires et des élèves-officiers furent lancés contre la manifestation et parvinrent à la disperser de force. Le Gouvernement provisoire commença alors à désarmer les ouvriers, arrêta et lança des mandats d'arrêts contre les dirigeants du Parti bolchevique et ferma ses journaux. C'est à la suite de ce recul provisoire du processus révolutionnaire que Lénine fut contraint de se cacher en Finlande jusqu'à l'automne.

Le pain du soldat

Après avoir pris le pouvoir, le parti des bolcheviks a commencé à s'occuper des affaires les plus urgentes de l'État. Le peuple voulait la paix, la fin de la guerre avec l'Allemagne qui avait été déclenchée par le tsar. Les paysans voulaient des terres, mais il fallait les enlever aux propriétaires terriens. La situation alimentaire était très mauvaise et des mesures urgentes devaient être prises pour améliorer l'approvisionnement en vivres des villes, qui étaient au bord de la famine. Le nouveau gouvernement soviétique devait donc faire flèche de tout bois.

La première chose qu'il fit fut de confisquer les trains de blé qui appartenaient aux capitalistes et qui attendaient d'être déchargés dans les gares de marchandises de Petrograd. De grands stocks de farine furent également découverts, cachés par les minotiers et les boulangers de la ville.

Grâce à toutes ces mesures, la ration de pain fut portée à une livre par jour à Petrograd. Mais les provinces ne fournissaient pas de nouveaux stocks et il fallut bientôt réduire à nouveau la ration. En fin de compte, elle ne fut plus que d'un huitième de livre. Puis vint le jour où le commandant de Smolny, le siège du gouvernement soviétique, m'annonça la triste nouvelle que toutes les réserves de blé étaient épuisées et que même le huitième de livre ne pouvait donc plus être distribué.

Je me précipitai dans les bureaux du Conseil des Commissaires du Peuple. On y attendait des télégrammes des provinces concernant l'envoi de blé à Petrograd.

Il était environ sept heures du matin. Peu après, un soldat démobilisé entra dans les bureaux. À cette époque, le traité de paix avec l'Allemagne avait déjà été conclu⁷, et les soldats passaient souvent avant de rentrer chez eux. Nous leur remettions des brochures contenant le texte du [décret sur la terre](#) qui avait été adopté par le pouvoir soviétique.

Je triais le courrier et demandait au soldat d'attendre un peu. Il se tenait derrière la barrière qui séparait le bureau de la salle de réception et observait tout avec curiosité. À un moment donné, Manya, notre femme de ménage, vint me voir.

— Que dois-je faire, Vladimir Dmitriévitch ? Nous n'avons pas un morceau de sucre ou une tranche de pain, seulement du thé et du sel.

Elle portait en effet un plateau sur lequel se trouvaient un verre de thé et une soucoupe avec du sel.

— Comment pourrais-je apporter ça à Lénine ? Il faut qu'il se nourrisse ! Elle en pleurait presque.

Le soldat écoutait notre conversation.

— Jamais de la vie, dit-il soudain. Lénine doit manger par tous les moyens !

Il jeta son sac à dos de soldat, prit un couteau pliant sur le dessus de sa botte, ouvrit le couteau, défit le sac, sortit une miche de pain et d'un coup de couteau résolu la coupa en deux. Il remis une moitié dans le sac et déposa l'autre sur le plateau de Manya en disant :

— C'est pour Lénine.

⁷ Il s'agit du traité de paix signé le 3 mars 1918 dans la ville de Brest-Litovsk (aujourd'hui en Biélorussie) entre la Russie et les puissances de la Quadruple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie), mettant fin à la participation russe à la Première guerre mondiale.

— Merci, soldat ! s'écria Manya avec joie et elle s'empressa d'entrer dans le bureau de Lénine.

Quelques minutes plus tard, Vladimir Ilitch ouvrit la porte de son bureau et parla au soldat à voix haute :

— Merci, cher camarade. Je n'ai encore jamais goûté un aussi bon pain de soldat !

— C'est lui ? Lénine lui-même ? Mon Dieu, mon Dieu !, s'exclama le soldat, confus.

— C'est donc à ça que ressemble Lénine... Un homme bien. Me remerciant si chaleureusement pour une petite chose comme un morceau de pain. C'est l'un des nôtres, Lénine !

Au Kremlin

Des pas vifs et clairs résonnent dans le couloir encore vide, tôt le matin. Lénine se hâte de quitter son appartement du Kremlin pour se rendre au Conseil des Commissaires du peuple. La sentinelle à la porte de son bureau se met au garde-à-vous et salue fièrement avec joie.

— Bonjour, camarade, le salue aimablement Lénine.

— Bonjour, Camarade Lénine ! répond d'une voix forte la robuste sentinelle de l'école des commandants rouges du Kremlin.

Dès que la porte se referme derrière Lénine sur une simple pièce lumineuse, commence alors le travail exigeant une grande concentration. Il est très soucieux de l'ordre. Il jette un coup d'œil au bureau où le courrier du matin était déjà disposé, à côté d'une pile de télégrammes en provenance des fronts. Il commence invariablement par lire cette pile d'une manière si rapide qu'on imagine qu'il ne peut pas en saisir le sens.

Mais il le saisissait, et plus encore ; après cette lecture rapide, il se souvenait de tous ces télégrammes par cœur et les citait plus tard mot pour mot, sans jamais faire d'erreur sur les chiffres, comme s'il avait passé un temps considérable à les mémoriser. Il savait toujours l'heure à laquelle le télégramme avait été envoyé et avait été reçu, les distances parcourues par les troupes, par les trains, le nombre d'hommes par unité, le nombre de canons, de fusils, de voitures et de locomotives...

Si je n'avais pas été témoin, des dizaines et des centaines de fois, de cette lecture fulgurante de documents, je n'aurais jamais cru cela possible. Quelle mémoire étonnante et quelle capacité de discernement extraordinaire il fallait posséder pour embrasser tout ce que le cerveau stupéfiant de cet homme de génie embrassait.

Après avoir parcouru les télégrammes, il passe aux cartes ; une première, une seconde, une troisième... Il y avait des cartes accrochées partout sur les murs, où les lignes des fronts étaient marquées de sa propre main. Les ennemis menaient une attaque concertée contre la jeune république socialiste. Et ils étaient nombreux, allant des contre-révolutionnaires aux interventionnistes étrangers.

Vladimir Ilitch rapport sur les carte les changements qui s'étaient produits selon les derniers rapports. Après avoir tout relevé, il se rend à son bureau et commence à rédiger des télégrammes les uns après les autres. Les téléphones commencent à sonner, les conversations téléphoniques se succèdent, des appels téléphoniques sont passés aux quartiers généraux du front – au sud, au nord, à l'est et à l'ouest. La journée de travail a commencé.

Et elle se poursuit ainsi jour après jour, semaine après semaine, mois après mois. Les problèmes d'État, plus complexes les uns que les autres, n'en finissent pas. Et il travaille aussi à de nouveaux livres, écrit des brochures, des articles et des tracts...

Malgré cette charge de travail surhumaine, il était toujours d'humeur égale, sobre, concis et énergique. Il possédait une source apparemment inépuisable de force, d'inspiration, de créativité, d'énergie et de volonté.

Lénine au « Samedi communiste »

C'était le 1er mai 1920. Le parti bolchevique avait lancé un appel aux travailleurs pour qu'ils renoncent à la manifestation du jour férié et organisent à la place un *subbotnik* (journée de travail volontaire non rémunérée) national.⁸

Les travailleurs répondirent à cet appel avec beaucoup d'enthousiasme. Au petit matin, les ouvriers et les employés de bureau de Moscou partirent en colonnes, en chantant des chansons révolutionnaires, pour prendre part au *subbotnik*.

La vie agitée du Kremlin s'éveilla tôt ce jour-là. Les employés des organes gouvernementaux furent formés en groupes et en détachements et partirent accomplir les tâches qui leur avaient été assignées.

Les hommes de l'Armée rouge qui gardaient le Kremlin ne pouvaient quant à eux pas quitter leur poste. Il avait donc été décidé qu'ils effectueraient diverses tâches dans l'enceinte même du Kremlin.

Les gardes du Kremlin furent alignés sur la place, en face de leurs casernes. Vers neuf heures du matin, Lénine pénétra sur cette place, salua militairement le commandant et lui dit :

— Camarade commandant, permettez-moi de rejoindre votre détachement pour participer au *subbotnik* !

Le commandant en fut momentanément décontenancé, puis répondit :

— Bien sûr, camarade Lénine, prenez place sur le flanc droit.

Lénine marcha d'un pas vif vers le flanc droit et s'y posta. Un grondement d'approbation parcouru la formation. Les hommes de l'Armée rouge étaient heureux que Lénine travaille avec eux.

Au son d'une fanfare, ils marchèrent jusqu'à l'endroit qui leur avait été assigné. Leur tâche consistait à débarrasser la place du Kremlin de piles de planches, de rondins et de pierres, à transporter tous ces débris assez loin et à les ranger de manière ordonnée – les planches ensemble, les rondins ensemble, etc.

Tous se mirent au travail avec une volonté de fer. Lénine travaillait aussi dur que les autres, ne prenant que de courtes pauses lorsque l'ordre était donné de faire une pause cigarette de cinq minutes. Pendant ces cinq minutes, Lénine était au centre de l'attention, plaisantant, riant, posant des questions et racontant des histoires. Il était d'excellente humeur.

La nouvelle que Lénine avait pris part au *subbotnik* se répandit dans tout Moscou et fut accueillie avec une grande joie.

⁸ Les « Samedis communistes » (*Kommunisticheski Subbotniki*) sont apparus le 12 avril 1919 à l'initiative de cheminots du dépôt de Sortirovochnaïa, sur la ligne Moscou-Kazan. Les ouvriers communistes ou sympathisants travaillaient gratuitement ces jours-là afin de montrer l'exemple pour contribuer à relever la production et l'effort de reconstruction d'un pays ruiné par la guerre mondiale et la guerre civile. D'abord spontanée et localisée, l'initiative sera ensuite généralisée et institutionnalisée à partir du 1er mai 1920 et elle existe encore de nos jours en Russie sous forme d'un travail communautaire volontaire. Lénine en a fait l'éloge dans sa brochure [La Grande Initiative](#) parue le 28 juin 1919.